

1

Un invraisemblable bric-à-brac fait d'étoffes usées et d'objets d'un autre âge traînait dans la chambre bleue. La poussière qui recouvrait les meubles avait beau être lumineuse, je ne la considérais pas moins comme le signe tangible de la nonchalance et du laisser-aller qui nous gagnaient, à la manière d'une gangrène. Un mal de vieux. Un florilège d'odeurs rances qui s'accrochent aux êtres désabusés, désespérés, que nous risquions de devenir.

Comme pour conjurer cette morosité qui s'apprêtait à m'asphyxier l'esprit, j'envoyai valser d'un coup de pied une vieille valise en décomposition qui éclata sur le sol, laissant échapper des dizaines d'auréoles de toutes sortes : lisses et brillantes, serties de pierres diverses, lumineuses ou ternes, sculptées à l'ancienne. La plupart d'entre elles avaient appartenu à Marie, qui les avait rangées là, un jour, il y a bien longtemps. Mes auréoles étaient beaucoup plus sobres, et surtout, moins nombreuses. Je casai la valise et son contenu au-dessus d'une vieille commode, dont la porte en chêne céda. Tandis que des amas de poussières dorées se répandaient à mes pieds, mon regard fut attiré par une cassette en bois verni que j'ouvris sans

difficulté. À l'intérieur, une liasse de papiers quelque peu chiffonnés, reliés entre eux par une cordelette noire. Parcourant les documents un à un, je reconnus tout de suite la belle écriture ronde et appliquée de Marie. Prières, recommandations, secrets, chaque fois précédés d'une date : 1932, 1917... la grande époque, les belles années au cours desquelles mon épouse, pressentant que le monde s'apprêtait à tourner dans le mauvais sens, se disait convaincue que c'est en s'adressant aux enfants qu'on pouvait l'orienter dans la bonne direction : celle de l'humilité, de la sagesse et de l'amour. C'est de ces années que date le culte que beaucoup d'humains vouèrent à Marie, même si ses petites incursions sur Terre ne se passèrent pas sans problèmes, notamment pour les enfants qui en furent les témoins. Je me souviens qu'après chacune de ses apparitions, Marie me revenait chargée de sentiments mitigés.

— C'est toujours pareil, me confiait-elle. Les enfants me croient, mais leurs parents comme leurs éducateurs refusent d'admettre les phénomènes qui sortent de leur logique scientifique.

Pauvre Marie ! Ce n'était pourtant pas faute d'avoir persévéré, mais avec les années, elle avait perdu petit à petit l'espoir d'améliorer le monde en visitant les enfants de là-bas. N'empêche ! Elle ne doit pas se plaindre ! Maintenant, nombre d'institutions, d'écoles, d'églises portent son nom. On lui a consacré des chapelles entières, des statues, des pèlerinages. Aujourd'hui encore, des milliers de prières lui parviennent quotidiennement.

Je ne peux pas en dire autant... Certes, en souvenir de mon métier de charpentier, on a donné mon nom à quelques écoles techniques, où on enseigne le travail du bois. Dans certaines églises, on trouve quelques statues à mon effigie, mais bien peu de fidèles s'y arrêtent. C'est à peine si les visiteurs me

font l'aumône d'un coup d'œil distrait. Quand on évoque mon nom, les gens sourcillent ou esquissent une grimace lourde de sous-entendus déplacés. Au catéchisme, quand un enfant demande qui est le papa de Jésus, on prend un air embarrassé pour lui répondre que je suis son père « nourricier ». Et l'enfant doit se contenter de cette réponse évasive et décevante. Il va sans dire que je n'ai droit à aucun pèlerinage et que les prières qui me parviennent chaque jour se comptent sur les doigts d'une seule main.

C'est en essayant de ranger dans la cassette la liasse de papiers froissés qu'un de mes ongles se coinça dans une anfractuosité : une fine lamelle de bois se souleva, laissant apparaître un fragment de parchemin soigneusement plié.    l'aide de mon petit canif, je parvins    l'extraire délicatement. En grosses lettres noires, un message incomplet que je m'effor  ai de déchiffrer : « Abw  n Nethk  dasch schmach ». Quelques taches sombres émaillaient le parchemin, dont le bord droit semblait avoir été déchiré. Quel était le sens de ces mots ? Et que faisait ce fragment dans le double fond de cette cassette, dont Marie se servait cent ans plus tôt ?

Je quittai la chambre bleue pour retrouver mon épouse, qui venait d'ouvrir en grand la double porte vitrée qui ouvrait sur l'  den. Un voile en toile légère flottait mollement sur sa robe longue couleur ciel. En m'apercevant, Marie m'adressa son immuable sourire,    propos duquel je prendrai le temps de revenir. Par rapport aux statues ou aux peintures qui la représentaient habituellement, Marie s'était un peu arrondie, mais sa peau était rest  e jeune et diaphane. D'un bleu profond tirant sur le violet, ses yeux dégageaient la douceur et la bonté. Son côté imperturbable et serein m'aga  ait quelquefois et j'esp  rai secrètement que la découverte de sa cassette et du

mystérieux document qu'elle recelait serait de nature à la troubler et, – qui sait ? – à lui faire perdre son calme.

— Je l'ai trouvée en mettant de l'ordre dans la chambre bleue, lui dis-je en arborant la cassette. Tu connaissais l'existence du double fond ? Et de cet étrange parchemin ?

Contrairement à mes souhaits, Marie ne perdit rien de son flegme ni de sa bonne humeur tranquille.

— Ça ravive bien des souvenirs, fit-elle de sa voix douce. Cette cassette, je l'emmenais à chacune de mes apparitions sur Terre. Quant au message, c'est le début de la formule qu'il me fallait prononcer pour descendre et me rendre visible des enfants avec qui je souhaitais communiquer.

— Et la suite du message ? Qu'en as-tu fait ? Tu l'as laissée au fond de l'armoire, dans la chambre bleue ?

— Oh non, elle a dû rester dans une église, quelque part sur la Terre. Avant de disparaître, j'y ai abandonné expressément quelques feuillets contenant des formules miraculeuses. Je voulais que les humains puissent guérir de leurs maux sans mon intervention. J'ai dû y laisser aussi le dernier morceau de ce parchemin. Mais au fil du temps, leur foi est devenue si pauvre que tout cela est tombé dans l'oubli.

— Et quelle était la fin du message pour descendre sur Terre ? Tu t'en souviens ?

— Oh ! non, mais ça n'a pas d'importance. Tu sais bien que je n'ai plus l'intention de descendre.

Je m'assis dans le grand sofa recouvert de soie blanche posé contre le mur argenté du salon. Renoncer à visiter les humains, c'était comme les abandonner à leur détresse, aux maux qu'ils s'étaient eux-mêmes infligés, par manque d'amour et de clairvoyance. Devinant mon désarroi, Marie vint s'asseoir à côté de moi.

— Ne sois pas triste, Joseph. Tu sais bien que s’il me prenait la lubie de revenir sur Terre, on me chasserait comme une folle ou une malpropre. Les gens d’aujourd’hui sont tellement ancrés dans leurs certitudes que les messages que je leur prodiguerais résonneraient comme les affabulations d’une illuminée, tout juste bonne à être enfermée à l’asile. Je ne suis ni amère ni désabusée. Mais si tu entendais les prières qui me sont adressées, tu n’en reviendrais pas. Déjà, elles sont moins nombreuses que par le passé, mais soit... Autrefois, on me rendait grâce, on se confiait avec des mots simples et humbles. Maintenant, presque tous les jours, je reçois des messages de colère et parfois d’insultes. Les humains me prêtent des pouvoirs illimités, ils s’imaginent que je peux, — que je dois — résoudre tous les problèmes du monde ! Ils me prennent pour une magicienne ou une servante, censée réparer les erreurs dont ils sont responsables. Alors que jadis, de nombreux croyants me demandaient pardon pour leurs fautes, aujourd’hui, ils en rendent responsables les autres hommes ou le Seigneur lui-même ! Avec une telle arrogance, un tel orgueil, comment pourraient-ils accueillir avec bienveillance tout ce que j’aurais à leur dire ?

Même lorsqu’elle me contredit, la voix de Marie ressemble à du velours, et son message, à une déclaration d’amour. Les caresses qu’elle dépose sur ma joue sont si tendres que toute riposte de ma part sonnerait comme une injure. Je feignis un air résigné et déposai mon regard sur la tasse en porcelaine fine, où fumait une infusion de nuages.

Marie avait peut-être raison : le monde avait bien changé depuis ses dernières apparitions. Oh ! Il n’était pas parfait, à l’époque, tant s’en faut ! Il grondait sous les canons et les morts se comptaient par milliers, tandis qu’elle visitait les trois fillettes de Fatima. Les enfants de Beauraing appartenaient tous à des

familles qui sentaient monter la haine et l'intolérance autour d'eux. Mais malgré ces malheurs, le peuple se montrait plus réceptif, moins dépendant de l'argent et de la course au profit, moins prisonnier d'un monde aseptisé, cadenassé par des milliers de règles qui ôtent de l'existence de chacun la fantaisie, la créativité, l'imperfection, l'humilité, l'humanité... Je fixais toujours la table du salon, où était posée ma tasse à moitié vide, et je m'entendis lâcher, presque à voix basse :

— Si tu ne veux plus descendre sur Terre, moi, je le ferai.

J'entendis immédiatement le frottement de sa robe soyeuse. Marie surgit derrière moi et posa délicatement ses mains sur mes épaules. Je m'attendais à un premier éclat, mais non... Elle mit dans sa voix les accents de tendresse dont elle a toujours eu le secret.

— Voyons, Joseph, tu ne parles pas sérieusement ? Tu ne vas pas apparaître à notre époque, sur cette Terre ? Tu ne connais même pas la formule complète ! Et puis, les gens ne te reconnaîtront pas...

Ah ! Le sourire de Marie ! Ce mélange de douceur et de pitié, cette expression d'amour total qui vous empêche de sombrer dans la colère, qui vous oblige à l'aimer comme une belle personne, qui vous interdit de lui répondre de façon brusque ou méchante ! C'est ça, l'irrésistible talent de Marie, sa magie. Un génie de la peinture a presque réussi à copier ce sourire à la perfection, sur une des plus célèbres toiles, exposée dans un musée grandiose. Une fois de plus, je baissai la tête devant mon épouse, tandis qu'un tourbillon inconnu se déclenchait au tréfonds de moi-même. Je devais avoir l'air un peu triste, une fois encore. Et cet étrange tourbillon explosa subitement lorsque Marie ajouta :

— Mon pauvre Joseph...

Je relevai la tête, fis quelques pas en arrière, puis, un torrent de frustration et de rage se déversa, brut, violent, incontrôlable :

— Mais je ne suis pas ton pauvre Joseph ! Pourquoi est-ce toujours toi que les gens prient ? Pourquoi te prend-on pour la reine des cieux, alors que je ne suis qu'un charpentier minable, un simple père nourricier, dont on dépoussière à peine les quelques statues devant lesquelles plus personne ne se recueille ? Pourquoi les miracles ne sont demandés qu'à toi et à notre fils ? Ne serais-je pas capable d'envoyer, moi aussi, des signes divins ? Ne serais-je pas capable de transmettre les bons messages à cette humanité à la dérive ? Les « Ave Maria » ont été mis en musique par des compositeurs exceptionnels. Ils ont été chantés des millions de fois par les plus grandes chorales. Et moi... Connais-tu un seul cantique qui me soit dédié ? Oh ! Ne crois pas que je sois jaloux ! Simplement, je me suis contenté jusqu'à présent de vivre dans ton ombre et dans celle de notre fils. Et je crois fermement que la vocation de tout être est de donner le meilleur de soi, afin de s'accomplir parfaitement. Et c'est loin d'être le cas. D'ailleurs, un être épanoui et accompli, personne ne l'appelle « mon pauvre Joseph ».

Marie ne s'attendait certainement pas à mon mouvement d'humeur. Pourtant, elle ne montra aucun signe de surprise ou d'agacement. Elle me considéra avec dans les yeux une lueur à peine nouvelle. Un peu comme une maman qui viendrait d'assister au premier frémissement de rébellion de son fils adolescent. Elle m'invita à m'asseoir dans un des gros fauteuils du salon. À contre-cœur, j'obéis sans rien dire. Avec son calme coutumier, elle se mit à me balancer l'un après l'autre les arguments censés me démontrer l'inanité de mon projet.

— Joseph, commença-t-elle, le monde a changé terriblement depuis mes dernières visites sur Terre. As-tu réfléchi au

nombre de jours que tu envisages de rester ? Penses-tu que, comme jadis, une bonne âme t'ouvrira la porte et t'hébergera pour la nuit ? Rappelle-toi les difficultés que nous avons éprouvées à nous faire loger, alors que j'étais enceinte... C'est bien pire aujourd'hui. Et puis... où penses-tu apparaître ? Et devant qui ? Dans un lieu isolé, devant des enfants, comme moi il y a cent ans ? Je n'ose même pas imaginer pour qui on te prendrait ! J'ai bien peur qu'on te lance des cailloux ou qu'on t'enferme. La foi des gens est devenue si ténue, si fragile... Je sais que tu leur offrirais des paroles apaisantes, de nature à leur donner l'espoir, le désir de faire le bien, l'envie de s'aimer... mais crois-tu franchement qu'ils se donneraient la peine de t'écouter ?

— En somme, tu ne me crois pas capable de mener à bien quelque mission que ce soit... Pour toi, je dois rester ton mari, un homme bien gentil, mais effacé, discret, médiocre. Un homme simple, sans envergure, tout juste bon à jouer le rôle du père nourricier, le temps que notre fils devienne adulte.

— Ne te fâche pas, mon Joseph. Je te demande simplement de bien réfléchir avant de te lancer dans une aventure à l'issue... improbable.

J'en avais entendu assez. Je me levai d'un air résigné et esquissai quelques pas en faisant mine de méditer sur les appels à la sagesse exprimés par mon épouse. Je ne lui en voulais pas, d'ailleurs. Je sais que Marie serait incapable de me manipuler dans un dessein dépourvu de bienveillance. Pourtant, le tourbillon qui bouillait en moi n'avait pas cessé. Je sentais dans mon cœur comme une flamme, à la chaleur toute nouvelle, qui me poussait à agir. Était-ce de l'orgueil ? de l'entêtement ? Je ne le crois pas.

Le désordre qui régnait dans la chambre bleue me parut tout à coup insupportable. Pour le chasser de ma vue, je

m'affairai à nouveau dans la grande armoire en chêne dans laquelle pendant presque un siècle avaient été enfermées les traces des différentes apparitions de Marie. J'ouvris quelques vieux cartons, dans le faible espoir d'y trouver le morceau de parchemin manquant. Mais sous la poussière luminescente et dorée ne traînaient que quelques cantiques, un chapelet, une auréole froissée et toute une série de prières. La chambre bleue rayonnait de lueurs pâles et douces. Aucune couleur vive et jamais de noir. Grand donc fut mon étonnement lorsque je découvris que le coin inférieur droit de l'armoire, quelque peu descellé, laissait apparaître un petit espace brun sombre, presque noir. Ma première pensée alla vers les clous et le marteau qui me serviraient à réparer le meuble. Une armoire dans un si piteux état n'avait pas sa place chez un charpentier. Puis, je m'interrogeai sur cette teinte sombre. Au Ciel où je vis, cette couleur n'existe pas. Et si... Et si c'était par là que... Mon cœur s'emballa. Le tourbillon dans mon ventre se mit à ébranler mes organes. Au comble de l'excitation, je m'accroupis de manière à entrer tout entier dans le meuble, puis, je donnai quelques violents coups de poing pour agrandir l'interstice. Le noir sembla emplir toute l'armoire. C'est alors que j'entendis parler Marie ; elle était lointaine, presque indistincte.

— Eh bien, mon Joseph, qu'est-ce que tu fais ?

Pour la première fois, je perçus une pointe d'inquiétude dans sa voix. Alors, je sus que c'était le moment. J'écartai davantage la planche arrière du vieux meuble, puis m'écriai :

— Abwûn Nethkâdasch schmach !

Malgré le sifflement qui me vrillait les oreilles, je reconnus la douceur mêlée de condescendance dans les mots de Marie :

— Mon pauvre Joseph...